

CONVERSATION ENTRE UN IMPIE ET UN MÉCRÉANT (Dialogue infâme)

*« Ainsi, parce que tu es tiède, et que tu n'es ni bouillant ni froid,
je te vomirai de ma bouche »*
(L'Amen, à l'Ange de l'Église de Laodicée. Apocalypse 3:16)

Dieu vomit les tièdes, c'est assez connu. De cette phrase, extraite de son contexte, on conclut ordinairement que seuls les fanatiques auront droit au salut. Cette interprétation, qui autorise tous les excès, est suivie à la lettre par les furieux de toutes les religions.

Il est vrai que cette lettre à Laodicée est presque incompréhensible tant elle est obscure ; on y donne dans le style mystérieux, fort prisé des prophètes et de tous les gourous qui veulent se faire, à peu de frais et sans danger, une clientèle de benêts dociles. Chaque fois que je relis ce passage, j'y découvre un sens nouveau – ce qui est toujours mauvais signe – et qui ne convainc pas entièrement ; cependant, il semblerait que l'auteur ait voulu dire ceci :

- 1) l'Amen reproche à Laodicée son peu de zèle et son autosatisfaction ;
- 2) les œuvres sont bien là, mais la foi est faible ;
- 3) investir dans le siècle et prêcher le Royaume sont ce qui s'appelle servir Dieu et Mammon : une attitude qui n'est pas des plus pertinentes.

Voilà le menu. Tout ceci est fort beau, mais pourquoi n'avoir pas dit les choses plus clairement ? Il semble que, dans tout ce passage, le froid soit d'un côté, par exemple celui de Mammon, et le bouillant de l'autre ; le tiède étant ici le mélange des deux, comme lorsque l'on prépare un bain.

En d'autres termes, Dieu ne voudrait que des enflammés, des gens qui soient à fond pour sa cause, et qui ne composent jamais. C'est le dieu jaloux, exclusif, de l'Ancien Testament ; c'est celui, insupportable, des témoins de Jéhovah, qui sont des millions de par le monde mais qui persistent à clamer que seuls cent-quarante-quatre mille seront sauvés.

Nous sommes ici, c'est manifeste, en présence d'une variante un peu malhonnête d'un extrait du célèbre discours des *Béatitudes*. En assaisonnant ce petit rappel au savoir vivre (voyez Matthieu 6:24) de quelques menaces de son cru, l'auteur a franchi, honte sur lui, le pas qui mène au fanatisme. Du reste, tout le livre est plein de ces outrances.

Aujourd'hui, les tièdes sont moins un mélange de chaud et de froid qu'un peuple, caché au sein des nations, peu disposé à monter en température. En somme, des musulmans mous, des chrétiens moyens, des athées qui s'en fichent, ou qui s'ignorent. Ce qui suit est une apologie de la tiédeur.

19h30. J'étais dans un TGV pour Paris. Une alerte à la bombe avait encore une fois obligé les agents de la compagnie à interdire l'usage des porte-bagages ; les grandes claies des sas d'entrée, ainsi que les longs plateaux qui courent au-dessus des sièges, au ras du plafond, étaient enguirlandés dans une complication de rubans rouges et blancs qui donnait l'impression de circuler dans une rame en travaux.

Les voyageurs montés aux gares précédentes s'étaient retrouvés entassés par l'ordinateur dans les voitures de queue, où ils se tortillaient, profondément contrariés, cherchant à caser sacs, pieds et genoux dans le même petit cinquième de mètre carré auquel ils avaient droit par contrat.

Moi, plus chanceux, j'étais installé dans une voiture vide ; autre hasard de l'informatique, dont les voies restent mystérieuses au profane. M'était échue une place dans un carré : quatre sièges qui se font face, de part et d'autre d'une impitoyable tablette qui adore vous mâchouiller les cuisses, lorsque, pauvre touriste innocent, vous vous levez dans un virage.

Il n'y avait personne ; j'avais pu m'installer bien à mon aise, ma fidèle sacoche reposant à ma droite, près de la fenêtre. Tout guilleret de la bonne aubaine, j'avais déjà étendu mes jambes lorsque je découvris, sur un des sièges en face, un énorme sac brun en plastique qui faisait la grimace.

Il recélait en ses profondeurs obscures quelque chose de noir et de bien massif, dont une excroissance portait des petites lumières qui, sournoisement, clignotaient dans l'ombre.

Misère ! Serait-ce du terrorisme ? Le propriétaire n'était nulle part.

*Ô TGV dont les flancs d'argent scintillent dans la campagne,
(tougoudoum tougoudoum, je suis bien fier car je viens de Bretagne)*

Tu avales les horizons, tougoudoum, tel une tempête...

Ta carapace, bien griffée, témoigne assez de ta vaillance.

*Tandis que tu files, coursier rapide, à travers la France,
Les insectes, en noirs amas, s'agglutinent à ton front de bête.*

(Tougoudoum, tougoudoum)

Contemple, en ton ventre, cette tête qui se dresse hébétée

Au milieu des sièges, et qui promène, inquiète absolument,

Tel le faisceau blême d'un phare au bout de sa jetée,

Un regard effaré sur le désert du compartiment.

Bon Dieu de bon Dieu, voilà-t-y pas que j'étais seul avec cette chose ?

« Bonjour ! Ticket siouplaît...

— Voilà voilà... Euh, dites...

— Oui monsieur ?

— Ce sac, est-ce que...

— La personne est aux toilettes, monsieur.

— Ha !

— Du reste, la voici. Bon voyage... »

Tougoudoum tougoudoum. Mais la sombre terreur n'en avait pas fini avec moi chétif, et me harponna de plus belle lorsque je vis s'asseoir – ô Sainte-Mère quelle inquiétante figure et pourquoi moi – le propriétaire dudit sac : teint bistre, œil noir, barbe en collier... Il me dit bonjour très poliment. Cependant : Maman ! allait-il m'égorger ? Il avait tout du musulman !

Il vit mon regard. Il comprit. Un sourire se dessina, bien sadique, dans sa barbe de fondamentaliste : « Il faut se calmer, monsieur... Je ne vais pas sortir de couteau, quoi »... Il se retourna et balaya du regard le compartiment désert. « Vous me prenez pour un de ces furieux, pas vrai ? »

Je ne savais plus où me mettre. Un tunnel nous happa, et je vis mon visage, blême et terriblement emmerdé, faire la tête derrière la vitre. Le pitre craintif pris sur le fait. Que dire ? Enfin quoi, il fallait s'excuser !

« Eh oui, reprit l'autre. Délit de faciès... »

— On vous la fait tout le temps, je suppose ? demandai-je, bien merdeux.

— C'est assez rare que je n'aie pas droit à ma petite fouille.

— Rasez-vous la barbe. Les gagas dans mon genre auront moins peur, et les flics ne réagiront plus.

— Il est vrai que ceux qui ont une gueule de métèques, on les arrête ; tandis que les bien sapés, ils passent ! C'est toujours ainsi. Mais moi je ne peux pas me raser, je n'ai pas le droit. C'est clair, net et précis : pas le droit !

— Ben voilà autre chose ?

— Je bosse à l'AFP, antenne d'Alger. Si vous voulez ne pas vous faire embarquer, dans ce pays, il faut porter la barbe. C'est comme ça.

— On vous donne une raison, ou c'est juste pour nuire ?

— En fait, ça ressemble tout à fait à un gage donné aux salafistes, pour qu'ils foutent la paix, qu'ils posent pas trop de bombes. Sinon, faut voir comme ça râlerait dans les mosquées ! Pensez donc, des hommes sans barbe ?! Et pourquoi pas des filles à l'école, tant qu'on y est ?

— Je résume : le port de la barbe vous protège en Algérie, et vous nuit en France... Mais c'est grandiose ! On lirait ça dans un roman, on n'y croirait pas.

— Eh bien pourtant c'est pas nouveau...

— Oui mais je ne savais pas. Il y a des préférences, pour la taille, la coupe ?

— Trop courte, dans votre genre, ça fait Européen, ça fait incroyant. Trop longue, elle vous donne l'air salafiste, et tous les gens normaux – parce que ça existe encore – vous regarderont de travers. Mais là, juste quand elle cache le bas du cou, ça fait sérieux, pas trop dévot, ça passe auprès des douanes, des intégristes, et du peuple.

— Vous venez souvent ici ?

— Je bosse aussi à l'AFP de Paris. Et comme les bureaux se trouvent place de la Bourse, vous imaginez la tête des flics quand je sors du métro. J'ai droit à la totale à chaque fois ; même s'ils me connaissent, notez bien.

— Le pur plaisir d'emmerder, en somme...

— Voilà.

— C'est amusant...

— Ah ben riez, alors, ne vous gênez pas !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Et si vous deveniez Français ?

— J'ai fait la demande ; mais ça traîne, ça traîne... Les documents s'égarrent, et ils mettent un temps infini à traverser la mer.

— Une certaine impression de vivre le cul entre deux chaises, si je puis dire ?

— Vous pouvez complètement. Et c'est ça, le drame des Algériens de France, aujourd'hui. Ils sont peu nombreux, ceux qui peuvent débarquer au pays sans se faire refouler pour cause de mauvaise barbe. Regardez : barbe trop courte, ça passe en France mais ça coince en Algérie ; barbe correcte en Algérie, on vous regarde de travers en France. Il n'y a même pas de juste milieu, parce que la barbe que j'ai, qui me permet de circuler à peu près sans embrouilles en Algérie, elle est un tout petit poil de chouïa trop longue pour votre police !

— Je résume : les policiers Algériens veulent une barbe ; elle ne doit pas être trop courte sinon vous n'entrez pas ; elle ne doit pas être trop longue sinon ça ne plaira pas aux voisins ; et la barbe qui est tout juste comme il faut pour circuler entre les flics, les salafistes et les gens normaux vous donne, ici en France, l'allure d'un fondamentaliste poseur de bombe ».

Le train s'engagea sous Rennes à une vitesse déraisonnable. La gare nous bondit à la figure et disparut en un clin d'œil. Nous giclâmes de sous terre dans l'est de Cesson. Les nuages filaient dans le ciel, les collines galopèrent, les arbres étaient des taches grises. Tout le wagon tremblait dans les virages. Nous prenions de la vitesse. Je rétablis la pression de mon oreille interne, que les tunnels malmènent toujours.

« Vous savez, reprit le journaliste... et là, je le jure : le monde musulman, en Occident, ne sait ni ce qu'il a perdu, ni ce qu'il perd en refusant de prendre ses responsabilités. Les imams, les mollahs enragés qui parlent en son nom, il trouve ça normal ! Remettre en question le Coran ? Pas une seconde ! Alors on se laisse faire, on se laisse emmerder par des crétins qui vous mesurent le poil. C'est complètement fou ! Connaissez-vous Abu Zayd ?

— Pas le moins du monde.

— Ça ne m'étonne pas, il n'est pas du tout célèbre. Pourtant, il a dit une chose complètement épouvantable ! La lecture du Coran, d'après lui, doit être une affaire personnelle... C'est du reste ce que n'arrête pas de dire Muhammad. Pas de barrière entre le croyant et son dieu, pas de clercs, pas d'interprètes. Muhammad l'a dit, c'est pas moi qui invente, hein ? Mais on ne l'écoute pas, on fait semblant de rien Mais si Abu Zayd redit la même chose, scandale ! Tous les interprètes, tous ceux qui se sont emparés de la parole, et toute la foule des bons musulmans rendus muets par des siècles de docilité criminelle, tout le monde s'indigne ! Vous rendez-vous compte des implications ?

— Si ce sont toujours les mêmes qui disent comment il faut penser, il n'est pas très étonnant qu'ils inclinent leurs troupeaux à mal penser, ou à ne penser que le moins possible ; c'est ainsi que l'on conserve le pouvoir.

— Puisque les Jordaniens ne pensent pas comme les Marocains, puisque les Palestiniens ne pensent pas comme les Croates, puisque un Irakien moderne ne peut absolument pas penser comme un Persan de l'Empire, puisque le monde a changé, pourquoi verrouiller la parole du Prophète derrière une interprétation unique, fossile, mal fichue, datée, et sans doute incorrecte ? Laissons les chercheurs chercher ! Laissons chacun vivre son Islam à sa manière ! Pas d'interprétation unique !

— Ah ben s'il faut interpréter, en plus, c'est mal barré.

— Bien sûr qu'il faut interpréter ! Les mots ont plein de sens !

— Chez nous aussi, on a des mots bizarres ; on les trouve dans les contrats d'assurance, les promesses électorales, le jargon juridique... Ceci dit, ils n'ont

que deux sens : un sens commun, qui n'est pas le bon, et un sens caché, qui est celui qu'il fallait comprendre. Donc, l'interprétation est relativement simple.

— Je ne parle pas de ça, je parle du fait que l'alphabet pour écrire l'arabe ancien est un abjad, c'est à dire un alphabet dans lequel il n'y a que des consonnes ! Pas de voyelles, pas de diacritiques, rien !

— ???

— Prenez un exemple : j'écris le mot "mng". D'après vous, en ajoutant des voyelles, ou des phonèmes qui sonnent comme des voyelles, on obtient quoi ?

— "mng" ? Mange... ménage, manège, Monge, manage...

— Eh bien voilà. Choisir "mange", "ménage" ou "manège", c'est décider d'une interprétation du mot "mng". Toute une histoire !

— Alors, quand toute une phrase est écrite sans voyelles...

— Tout un livre ! Tout un livre à interpréter... Donc, Abu Zayd nous dit : lisez selon votre conscience, selon votre savoir, ou selon l'état du savoir. Ça vous choque, vous, qu'on puisse écrire des trucs comme ça ?

— Bien sûr que non. Pourquoi, ça devrait ?

— Surtout pas ! C'est très bien que vous trouviez ça normal... Mais en fait, eh bien si, ça choque... Ça choque tout le monde, non seulement parce qu'Abu Zayd dénie aux oulémas le droit d'être les seuls à rendre de l'interprétation, mais parce qu'il insinue que le Coran n'est plus un roc. Or, il a raison, quoi ? Ce qui dérange, voyez-vous, c'est la question : pourquoi avoir choisi d'interpréter comme ceci plutôt que comme cela... Car c'est insinuer qu'il y a pu se glisser une intention qui n'a pas été celle du Prophète, c'est à dire celle de Dieu : or, le Coran, c'est la parole de Dieu. Alors, quand un philosophe s'interroge, c'est comme s'il insultait Dieu ! Vous voyez ? Du coup, les imams appellent au meurtre, les musulmans s'offusquent.

— Là, moi, je ne comprend pas.

— Cette exclusivité n'est pas juste, c'est même du vol ! Enfin quoi, même le Coran n'arrête pas de dire : "servez-vous de votre cerveau" ! Abu Zayd dit : "OK ! Réfléchissons par nous-mêmes"... Quelle affreuse idée, n'est-ce pas ?

— Oui, non, je ne sais pas. Et alors, que s'est-il passé ?

— Il a été taxé d'apostasie.

— C'est dangereux, l'apostasie ?

— Je veux, oui ! C'est tout à fait mortel.

— Où ça ?

— Mais, partout en terre d'Islam. Même en Europe, puisqu'il y a, il ne faudrait pas les oublier, les brigades de la foi...

— Ah oui, c'est monstrueux... Ils tuent les mauvais croyants, c'est ça ?

— Oui...

— Et vous râlez, comme ça, devant tout le monde...

— Vous trouvez qu'il y a foule, à cet instant ? Non, bien sûr que non, je ne cause pas comme ça n'importe où. En général, je fais profil bas... Ici, là-bas, partout, toujours, profil bas. Oui monsieur le policier, oui monsieur l'imam, oui mon bon voisin, l'alcool c'est mauvais ; je n'en bois pas, et je ne vois pas que tu en bois... C'est dingue, hein ?

— C'est dingue... Mais bon, toutes les religions sont intolérantes.

— Je peux dire quelque chose ?

— Allez-y.

— J'ai entendu dire que la vierge Marie n'était pas vierge, que Joseph l'avait répudiée, et qu'elle avait fini, je crois, par se coller avec un militaire Romain ? À moins que ça n'ait été le contraire. D'abord Panther, ensuite Joseph.

— Et qui vous a raconté toutes ces belles choses ?

— Des écrivains, des journalistes, n'importe qui. Alors, je ne sais pas si c'est vrai, cette histoire, mais je ne peux faire autrement que de remarquer une chose, néanmoins : ceux qui racontent ces trucs sont encore vivants...

— Oui, c'est vrai que les fanatiques sont assez rares, en France.

— Vous l'avez dit ! Les fanatiques sont rares en France. Parce que n'importe où en Islam, vous racontez le millième de ceci, à propos du Prophète, ou d'une de ses femmes, et vous êtes dénoncé dans la journée qui suit, ça ne fait pas un pli ! Votre tête est mise à prix, des tas de gens vous engueulent : "mais pourquoi tu es allé raconter que Aicha était jalouse de Zaynab ? Tu n'as pas honte de jeter l'opprobre sur notre nom ?" etc.

— Bon, alors, je vous explique : ça ne nous arrive pas, parce qu'on a rogné les dents et les griffes de l'Église, c'est tout ! On lui a ôté ses poignards. Que croyez-vous ? Sinon, vous pensez bien, l'Inquisition vous déférerait au pénal, et un beau matin, des tas de gens viendraient s'agglutiner dans une petite rue pour voir fonctionner la guillotine.

— C'est quoi, la guillotine ?

— Un hachoir. Ça ne se fait plus, heureusement.

— Vu. Je ne connaissais pas.

— La peine de mort a été abolie il y a bientôt trois générations, par ici.

— Quarante-quatre ans, exactement. Vous ne vous imaginez pas à quel point vous avez de la chance... Vos ancêtres ont fait un sacrement beau travail.

— La séparation de l'Église et de l'État ? On ne se rend pas assez compte à quel point ça nous protège ».

Le train survola Laval, fit une embardée à droite, une autre à gauche, et perfora la montagne. Mes oreilles se bouchèrent instantanément, ce qui fit que je n'entendis pas ce que me proposait mon compagnon.

« Vous pourriez répéter ?

— Je vous offre un café !

— C'est pas encore ouvert !

— Ah bon ?

— Ils ouvrent vers le Mans, quand il y a du monde qui rentre ».

Il y eut un long silence plein de sombres ruminations. Puis le journaliste :

« La religion, c'est que des ennuis. Qu'en pensez-vous ?

— Je n'en pense que du mal ou presque ! Je hais les idéologies, les dogmes, et ceux qui les enfoncent de force dans les cerveaux du pauvre monde.

— Eh bien, vous n'êtes pas tiède, vous au moins.

— Si justement, je suis un tiède ! Et de la pire espèce...

— Hô ?

— Oui ! Car, voyez-vous, je doute...

— Ouh que ce n'est pas bien... Dieu vomit les tièdes, vous le savez, ça !

— Je n'ai pas entendu Dieu le dire. Et vous ?

— Ah moi non plus. Mais c'est ce qu'on dit. C'est ce qu'on a écrit.

— Presque personne n'y croit plus. On s'en fiche, et c'est tant mieux... Tout bien pesé, à supposer que cette parole soit vraie, je préférerais encore être du

vomi... Je veux être du vomit ! Ne riez pas, c'est un choix réfléchi ! Parce que les tièdes ne sont ni des convaincus, ni des fanatiques ! Ils ne sont pas du genre à contraindre les autres d'entrer¹ ! Non seulement les tièdes laissent la porte ouverte, mais ils ne vont pas sur les routes bastonner les passants² !

— C'est vrai.

— Les tièdes n'aiment pas tuer. Ils n'aiment pas haïr, et quand ça leur arrive, ils ne s'en font pas gloire. Ils n'ont jamais bâti de camp de concentration. Ils n'ont jamais alimenté de charniers, sinon, évidemment, avec leurs propres corps... Les tièdes ne s'attaquent pas aux faibles ; ils ne dressent pas de bûchers, ils ne mutilent pas. Ni guerres civiles, ni pogroms, ni rien !

— À ce compte-là, les tièdes sont légion.

— Et c'est tant mieux ! Heureusement qu'ils sont légion ! Les tièdes aiment le tangible, ils se méfient des paraboles obscures, ils entendent qu'elles ne heurtent pas le sens commun, qu'elles servent à l'élévation morale et surtout pas à courber une existence vers le sol. Voilà ce que sont les tièdes... Il y a, pour tout croyant, face à des textes aussi byzantins que la Bible et, peut-être le Coran, un devoir, prophylactique, de s'y plonger, afin d'en identifier les strates, les tournures ambiguës, les interpolations sournoises, les possibles alternatives. Se contenter d'annoncer, c'est une abdication de l'esprit, c'est insupportable, et ça tue. L'Église fut une meurtrière abominable.

— Apostat ! Apostat ! Malheur à vous ! Oh là, si vous étiez musulman, on vous tuerait sans difficulté, mon pauvre ami... Atteinte aux dogmes ? Hop, une fatwa ! On vous divorce, on vous déshérite, et on vous pend !

— Ainsi, on pend les apostats ?

— C'est ce qui est arrivé à Mahmoud Mohamed Taha. Un Soudanais. Celui-là distinguait les sourates de la Mecque, qui fondent la religion, des sourates de Médine, qui réglementent la vie sociale. Les premières sont universelles, les secondes n'ont de valeur que locale, évidemment : puisque c'est la vie à Médine ! Des siècles après leur apparition, ces sourates de Médine ne veulent plus rien dire ! Quel sens pourraient-elles bien avoir à Tanger, à Dakar, à New York ? Imaginez qu'à Jakarta, on se mette à suivre des préceptes institués pour une oasis remplie de Juifs, et de je ne sais qui encore, assiégée, et pratiquant la razzia pour survivre ! Donc, Taha, en chercheur consciencieux, distingue les chapitres à portée générale de ceux qui se focalisent sur un lieu et un temps. Pour avoir écrit ceci, Mr Taha³ a été pendu ».

Sur ces bonnes paroles, le train ralentit. Nous arrivions en gare du Mans. Des maisons défilèrent, des ponts, des tunnels, les aiguillages grondèrent, et la vitesse réduite nous permit enfin de distinguer les feuilles sur les arbres. Le quai apparut, noir de monde.

1 Luc 14:23. Un patron de banquet s'énerve parce que des gens n'acceptent pas son invitation. D'abord il se vexe, ensuite il se venge.

2 Bayle a écrit une réfutation – plutôt longue – de ce passage de Luc, réfutation à laquelle on ne peut rien répondre sinon des malhonnêtetés.

3 À ne pas confondre avec Ahmed Mohammed Taha, autre Soudanais, mais journaliste celui-ci, qui fut décapité pour avoir écrit deux ou trois petites choses incommodes, plus une carrément démente au sujet des ancêtres du Prophète.

Le wagon fut envahi de gens surchargés. Tous râlaient après les porte-bagages interdits, et beaucoup jetaient des regards apeurés, soupçonneux ou carrément assassins sur mon basané barbu, qui se tenait, raide comme la justice, le nez dans une brochure, le temps que l'orage passât.

Une imposante ménagère se glissa comme elle put à côté du journaliste, jeta un coup d'œil incrédule à l'affreux sac brun, et se plongea sans plus attendre dans les délices sans fin d'une grande page de mots fléchés. Pour ma part, j'eus droit à sa petite-fille, une greluce à cheveux roses et parfumée à la fraise synthétique, qui tout de suite s'empressa de tripoter son portable, enfila des écouteurs dans ses oreilles rougies à la dernière mode, et entreprit d'écouter la musique idiote émise par la revue de sa mémé. Je reconnus, zonzonnant comme des moustiques à cinquante centimètres de mon oreille gauche, les petits bruits horripilants d'une émission de variétés.

Je comptai jusqu'à cent et me levai, tirant ma sacoche de sous mes genoux. « On se tire ? proposai-je... Je n'en pouvais plus.

— Cinq sur cinq, répondit le journaliste qui, sous les yeux de tout ce quartier de wagon, dut supporter les remarques acerbes de sa voisine en train de manœuvrer pour s'extraire, les petits cris de fille, et le regard impénétrable d'un policier qui, remontant le train, s'était mis en arrêt devant ce beau spectacle et s'appêtait à sévir. Sauf qu'il ne put pas, car j'avais pris la parole, demandant à mon tour le passage à miss Fraise, et surtout je portais cravate :

« Ce monsieur est avec vous ?

— Oui, c'est mon chef de cabinet. Ministère de l'Intérieur, bureau des rites. Un problème quelque part ?

— Le M... Non, tout va bien.

— Ne vous fiez pas à l'allure de ce sac, ce qu'il protège est précieux.

— Ah...

— Nous serons au wagon-bar, conclus-je. Il devrait ouvrir à l'instant ».

Tout en progressant au milieu des enchevêtrements de bagages qui encombraient l'allée centrale, je repensais à l'intolérance. Je sais que, plus on se rapproche de la capitale, plus puissants sont les communautarismes, entretenus par un pouvoir faible qui ne veut heurter personne de dangereux, au prix d'une très brutale dévaluation de la laïcité. Sur le Pont Notre-Dame, je m'étais déjà fait traiter de sale chrétien deux ou trois fois ; place de Clichy j'avais eu droit plus souvent qu'à mon tour au traditionnel « connard de Çéfran » qui fait toujours plaisir ; et aussi, lors de mon enfance en Provence, j'avais été l'enfoiré de Parigot, presque aussi répugnant qu'un Juif ou qu'un Bicot, puisque que j'étais né au Havre.

Nous arrivâmes à la buvette. À son comptoir baillait un serveur, les yeux plantés dans une revue ferroviaire. Des consommateurs endormis regardaient par les fenêtres leurs visages mornes galoper dans la campagne assombrie. Tout le monde s'ennuyait ferme. « Deux cafés s'il vous plaît !

— Ça roule ! »

« Donc, repris-je, si j'ai bien compris, dans les pays sous domination islamique, l'apostasie⁴ est non seulement une maladie que l'on contracte très facilement, puisqu'il suffit presque de penser, mais en plus elle est mortelle...

— Oui.

— C'est immonde. Je ne comprends pas pourquoi les dogmes, les points de foi sont si important que leur simple discussion est interdite !

— Tout dogme se reconnaît à ceci : il heurte le sens commun. Il faut donc le sacraliser, le rendre intouchable. Vous ne comprenez pas, parce que dans votre pays vous pouvez dire les pires conneries, tout ce que vous risquez c'est un procès, où l'on vous permettra même de vous défendre, et que vous pourriez bien gagner, en plus.

— Finalement, en terre d'Islam, les seuls penseurs qui ont le droit de parler et d'écrire sont des intégristes ?

— Non, pas forcément des intégristes. Mais des rigides, oui. Des doctrinaires, accrochés à la Tradition, et qui ne remettront jamais rien en cause. Surtout pas les versets abrogeurs, même s'ils dérangent.

— Misère, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le Prophète, durant sa prédication à la Mecque, a rapporté des fragments du Coran qui traitaient, par exemple, de la cohabitation avec les autres religions. Toute une collection de versets insistent sur la nécessité d'être correct, poli, de ne pas enclencher un conflit armé pour des histoires de croyances. Mais, plus tard, vient un fragment que l'on suppose né à Médine, qui concerne une mesure à prendre vis à vis des Mecquois païens et d'autres gens. Et ce nouveau fragment appelle clairement au massacre.

— Et c'est ce dernier verset qui est abrogeur ?

— Oui. C'est à dire qu'il a été décidé – on ne comprend pas toujours vraiment pourquoi – qu'il abrogerait les versets précédents, qui ont traité de la cohabitation. Avec l'abrogeur, plus rien d'autre que la guerre, la guerre à outrance contre les infidèles, qui passe du statut d'occasionnel, lié à un événement, au statut d'universel, valable en tout lieu et en tout temps. Il y a ainsi, dans le Coran, tout un collier de versets abrogeurs qui verrouillent le message délivré par Muhammad, qui l'enferment derrière une barrière, comme une prison, gardée par les oulémas, cautionnée par une Tradition qui est fondée sur un consensus développé en quelques siècles, à partir du coup de force du Calife `Othman.

— Ah je connais celui-là. Il a récupéré tous les enregistrements du Coran, qui différaient parfois assez fortement entre eux, il en a commandé une synthèse.

— Avec nécessairement de très sérieuses études, certes. Mais ce qui est regrettable, c'est que les intellectuels qui ont fabriqué cet ouvrage n'ont pas pu garder les traces de leur travail, puisque tous les originaux ont été détruits, sur ordre du Calife. C'est à dire que la porte s'est refermée sur le mystère, et qu'on a jeté la clé. Il faut, aujourd'hui, croire, sans pouvoir examiner.

— Mais alors, quelle différence entre les intégristes et les islamistes normaux ?

4 Apostasie : est apostat celui qui renonce à sa religion, ou qui en discute un point de dogme ou de tradition (voir la bulle *Gratia Divina*), ou qui s'en désintéresse. Les apostats sont, en terre d'Islam, exécutés. Avec l'intégration de l'apostasie dans l'hérésie, on s'autorise à requérir contre eux la peine de mort (cf. Thomas d'Aquin).

— La différence, pour faire court : l'islamien, comme vous dites, ne renie ni ne réfute rien de ce qui est Tradition. Il accepte le message sanguinaire, mais il n'en tient pas vraiment compte. L'intégriste, lui, obéit à la lettre. On lui dit tue, pille, ravage et envahis, il travaille à le faire.

— Mais les musulmans d'occident, qui nous voient interroger les textes ?

— Ah en Occident, si l'on met de côté les brigades pour la propagation et la pureté de la foi, c'est différent. Ils sont quelques-uns à militer ouvertement pour la séparation de l'Islam et de l'État, ici. Tenez, Arkoun, par exemple, voudrait que l'on puisse étudier le Coran avec un regard – et c'est logique – d'archéologue, pour en dégager ce qui vit, réellement, et qui ne doit pas rester encroûté sous la Tradition... Vous avez Soroush, qui aspire à la même souplesse, et demande très clairement que les mollahs arrêtent de confisquer la parole. Eh oui, après tout, c'est anti-coranique ! Mais là encore, on fait semblant de ne rien voir, et ceux qui demandent, on les traite en chiens.

— Ça en fait, des apostats. C'est amusant, parce que, en France, même les papes, quand ils nous rendent visite, affirment, et sans frémir, que l'Église a fait très bien de ne plus s'occuper des affaires de l'État. C'est une opinion qui a trouvé ses promoteurs depuis fort longtemps, puisque, je crois, Lacordaire la professait déjà : se tenir en retrait, disait-il en substance, des affaires comme de la politique. L'Église, selon lui, devait être une île, fertile et vertueuse, d'où l'on ne gouvernait pas. Il préconisait la Séparation à une époque où des tas de gens non Catholiques criaient pour l'obtenir, mais pour des raisons opposées : que l'État s'occupât le moins possible de la religion de ses citoyens, que l'on en finît une bonne fois pour toute avec le sabre et le goupillon associés...

— Un beau rêve... »

Dehors, la nuit tombait, pluvieuse. Le train filait à travers la Beauce, faisant trembler la terre sous les piles de betteraves. Au sommet des tas, les tubercules sautillaient sur place tandis que le monstre passait dans un bruit d'avalanche. « Conformez-vous aux temps, énonçai-je...

— Comment ça ?

— C'est une citation. Il y a des choses qui se faisaient auparavant, et qu'on n'oserait plus du tout faire, ni même penser, aujourd'hui.

— Ah oui je vois. La Terre n'est plus plate...

— Les vaccins vaccinent...

— La capote n'envoie pas en enfer.

— C'est terrible ! Si cela continue, où va-t-on ?

— Il n'y aura plus de mœurs...

— C'est la fin du monde. Du reste, c'est sûrement un complot des Sionistes.

— C'est sûr ! Ou des Amerloques !

— Voire des Franc-Maçons.

— Je vois que ça, hein ?

— C'est bien triste... Snif snif. »

Le convoi s'engagea dans un tunnel. Les oreilles protestèrent. Nous approchions de Paris. Encore un quart d'heure et ce serait Montparnasse. Pendant que nous parlions, le serveur avait fermé sa cahute. J'avais une folle envie de griller une cigarette, mais plus encore, je voulais m'expliquer :

« En Europe, nous avons fait notre ménage il y a bientôt trois siècles. Après les Lumières, l'Église Catholique Romaine s'est retrouvée, je l'ai dit, avec les dents limées. En France, avec la séparation de l'Église et de l'État, les religieux n'ont plus eu le pouvoir de nuire, tandis qu'ils le conservent encore un peu ailleurs. Et savez-vous quel est le résultat de cette lente évolution ? Il y a aujourd'hui, peut-être, enfin de vrais saints pur jus.

— Je saisis mal...

— Ne pouvant plus dominer la vie sociale ou politique, l'Église s'est retrouvée reléguée dans un domaine duquel elle n'aurait jamais dû sortir : celui de faire le bien, ou d'essayer ; celui de conseiller. Quand elle s'avise de retomber dans ses anciennes habitudes, elle redevient méprisable, et très dangereuse, on l'observe encore assez régulièrement ; mais quand elle s'occupe de social, elle est inattaquable.

— Et ces saints, dont vous parliez ?

— Mère Térésa, l'abbé Pierre, Sœur Emmanuelle, beaucoup de gens qui bossent dans les ONG... Voilà des saints à notre échelle, et qui ne sont pas d'obscur figures dont l'histoire est un traficotage de mythes absurdes. Des saints qui font le bien, uniquement le bien, et non pas des évêques tout puissants sur leurs terres, ou des fondateurs d'États, qu'on canonise pour assurer la mainmise, léonine, d'une clique au pouvoir à Rome. Des gens humbles, des gens sans miracles, des gens dont les vies n'auront pas été exemptes d'erreurs mais on s'en fout, car ils ont été de bonne volonté... C'est à dire des gens réels, et pourtant désintéressés. Lumineux malgré tout, envers et contre tout. En somme, des exemples, dont beaucoup sont laïcs ».

Et voici le paradoxe : ceux-là servent véritablement leur dieu, s'ils en ont un, et pourtant ne sont pas des fanatiques. À la pointe du progrès dans leur foi, ultra-civilisés, la fine fleur de la pensée et de l'humanité, et si peu occupés de dogmes qu'ils s'en désintéressent bientôt, se donnant aux autres au lieu de les juger. Leur devise pourrait être celle que Denon, l'inventeur du Louvre, portait en son cœur : « la lettre tue, mais l'esprit vivifie », en une parodie autrement sérieuse du mot de Saint-Paul⁵.

Cet homme s'appelait Fouad. Nous avons plongé dans le métro ensemble. Nous nous sommes serré la main ; il s'est enfoncé dans un tunnel, moi dans un autre, et nos vies ne s'entrelaceront sans doute jamais plus.

Fouad, je l'ai regardé partir, avec son terrible sac en plastique. Les couloirs du métro résonnaient d'appels à la vigilance : « ne laissez pas vos bagages sans surveillance... signalez tout colis qui vous semble abandonné ».

Trois CRS qui remontaient le flot humain ont convergé sur le pigiste et l'ont encadré. Un robot a jailli du plafond. Fouad a sorti ses papiers, très lentement. La foule s'est écartée. IL a levé ses bras en l'air tandis qu'on le fouillait, qu'on inspectait son affreux sac. Il n'a rien dit, il est resté calme. Les autres sont repartis, et il s'est noyé dans l'anonymat.



5 II Cor. III, 6.

Idéologies et théocraties détruisent le cerveau comme un acide : aire de l'élocution, aire de la décision, aire de l'assemblage des idées. La régression est spectaculaire : un tube digestif, des dents, un petit cerveau désœuvré dans un grand corps mal dompté, et l'inévitable AK47 pour terrifier les femmes ; avec ça, on vocifère, mais l'on n'est pas un homme.

Le Califat mondial ? utopie sanglante comme le furent nos croisades. Regardant notre passé, nous voyons les principautés Germaniques où l'on torturait sous la Croix, les royaumes Ibériques où les moines assassinaient en grand et où les rois rampaient devant le Pape, quand ils ne prévenaient pas ses désirs – déjà, les Juifs partaient en fumée.

Épuré de ses appels au meurtre, l'Islam serait une clé pour l'avenir de tous ces peuples qui, pour le moment, vivent courbé dans les ténèbres, et vénèrent un ancien prophète sans jamais oser l'étudier.

J'espère voir un jour se lever des puissances, non point laïques, mais pour une fois complètement religieuses, avec barbe et calotte, et bien repentantes, qui tiendraient haut dressés des flambeaux de belle et bonne lumière devant lesquels l'obscurité ne prévaudrait plus. On peut toujours rêver.

Ceci dit, j'avais toujours cru l'Islam embourbé dans les marigots d'un Moyen-Âge interminable. Mais ces gens que m'avait cité Fouad, ces intellectuels dont la renommée est, malgré une totale inexistence médiatique, autrement plus importante que celle de beaucoup de nos petits philosophes d'Occident, forment une constellation qui, peu à peu, invite l'Islam à entrer en ses Lumières. Les Taha, les Arkoun, les Soroush etc. sont les Bayle et les Pascal de notre époque.

L'âge n'est plus aux pensées gigantesques, qui incendient le monde avec des phrases hallucinantes. Les êtres faibles qui massacrent pour la plus grande gloire d'une idéologie ou d'une religion, sont les véritables serviteurs du chaos, les adorateurs et les servants des antiques Arès et Moloch. Ce sont les ennemis du genre humain ; les démocraties, qui ont mis la tranquillité des individus au cœur de leurs déclaration de principes, ne devraient jamais rien leur concéder.

Rennes, le 12 septembre 2007
révision du 07 janvier 2009
© Allan Erwan Berger

Orientation bibliographique :

H. Lacordaire :

Religieux de l'ordre de Saint-Dominique, il veut clairement que l'Église ne se commette plus avec l'État. C'est le pendant des Briand et des Jaurès qui, à la fin du siècle, œuvreront pour la séparation depuis le côté laïc. De Lacordaire, on peut étudier ses *Considérations sur le système philosophique de M. de La Mennais*, Paris 1834, disponible sur le site de [Gallica](#). Dans ses conclusions, comme dans ses *Conférences de Notre-Dame* (1835-1854), on verra comment il envisageait la position de l'Église au sein de la nation.

Nasr Hamid Abû Zayd :

Il vit en Hollande. De lui, nous avons, traduite en français, une *Critique du Discours Religieux*, Sindbad Actes Sud, 1999. Ceux qui lisent l'Arabe ont plus de chances : *Rationalisme dans l'exégèse...*, Beirut & Casablanca 1982 ; *Philosophie de l'Herméneutique...*, B. & C. 1983 ; *La problématique de la lecture et de la méthode d'interprétation* B. & C. 1995 ; *Critique du discours islamique* Cairo 1998, etc. etc. etc.

Mahmoud Mohamed Taha :

À ne pas confondre avec encore un autre Mohammed Taha, qui est un des fondateurs du Hamas. Ce penseur-ci a été pendu au Soudan en 1985. *This is my Path*, 1952 ; *The Second Message of Islam*, 1966... Infos disponibles sur http://alfikra.org/index_e.php

Mohammed Arkoun :

Inventeur de L'islamologie appliquée. Entre autres ouvrages, voyez *Pour une critique de la raison islamique*, Maisonneuve & Larose 1984 ; *l'Islam, morale et politique*, Desclée de Brouwer/Unesco 1986 ; et aussi *Penser l'Islam aujourd'hui*, Alger 1993.

Abdul Karim Soroush :

Exilé aux USA. Un très clair partisan de la désécularisation de l'Islam. Un bon panorama de sa pensée est disponible en anglais : *Essential Writings of Abdolkarim Soroush*, Oxford University Press 2002. Voyez son [site](#).

Mohammed Abed Al Jabri :

Une étape très importante, pour comprendre les enjeux. Deux ouvrages, à mes yeux essentiels : *Critique de la raison arabe*. 3 tomes, Beirut et Casablanca 1982 ; et, plus récente, une compilation de travaux antérieurs : *Introduction à la critique de la raison arabe*, La Découverte / IMA 1994, qui s'aborde sans difficultés.

Mahmoud Hussein (Adel Rifâat & Bahgat Elnadi) :

Al-Sira, le Prophète raconté par ses compagnons. Une traduction moderne de très vieux textes auparavant difficiles d'accès, que l'on débitait en morceaux isolés de leur contexte, avec toute la malhonnêteté intellectuelle que cela peut supposer. Dans la lignée de M.M. Taha, les deux auteurs distinguent l'époque Mecquoise de la Médinoise : la première instaure la religion, avec des messages de portée universelle, tandis que la seconde s'occupe de la vie et des relations avec un environnement païen plus ou moins hostile. Faire l'amalgame entre les deux époques, disent-ils, est une activité qui rend binaire la trame de lecture du monde. C'est dangereux. Grasset 2005-2007, 2 tomes.

Youssef Sedik :

Je voudrais, pour finir, parler d'un très bel ouvrage de cet auteur, qui s'intitule : *Nous n'avons jamais lu le Coran*. Le Seuil / éditions de l'Aube, 2004. Ce livre-ci est une excellente introduction à sa pensée ; en outre, il est très intéressant pour l'éclairage qu'il apporte sur certaines racines linguistiques de l'Arabe ancien, et l'interprétation que l'on en peut tirer pour aujourd'hui.

Nota bene :

Comme on ne sait jamais qui est susceptible de lire ou d'avoir lu ces pages, je tiens à préciser deux ou trois petites choses : tout d'abord, l'Algérie de cette histoire n'existe pas encore en 2008, et peut-être n'existera-t-elle jamais. De même, la France dont je parle est une France qui serait tombée bien bas. Le TGV ne passe toujours pas sous Rennes, dieu merci, et quand il traverse en trombe la Beauce, les betteraves en piles ne se contentent pas de sautiller ; elles dégringolent. Tout ceci pour que vous compreniez bien qu'il s'agit d'une fiction même pas documentaire, bien que solidement documentée.